

L'ENFANT DE CHINE

ISBN 978-2-9528603-5-2
dépôt légal : décembre 2009

LUC JORAND

L'ENFANT DE CHINE

La Ligne d'ombre

On le regardait. Il le savait. On l'épiait, on s'amusaît de lui. Après tout, les deux ou trois heures qu'il venait de perdre n'étaient rien, comparées à toutes les brimades qu'il supportait, depuis son arrivée en Chine, à tout ce qu'on lui avait fait subir pour l'éprouver, l'isoler encore plus, loin de tout, hors du monde. Ici, impossible d'oublier la masse. Impossible de chasser ces milliers d'yeux épars, qu'il convoquait, sans même le vouloir, dans un jeu sinistre. Encore maintenant, il sentait, au fur et à mesure qu'il descendait l'escalier, que les autres l'attendaient, pour mieux voir. Qu'ils le laisseraient passer, intrigués, n'imaginant pas qu'un étranger pût, comme eux, prendre le métro, qu'il dût se fondre à eux, l'espace de cinq à six minutes, et partager leur sueur, leur crasse. Devant le comptoir, ce fut pire. Une centaine de mains se tendirent tout à coup, pour recevoir un billet. Il ne put que regarder, affolé, et attendre, dans cette marée humaine, qui le portait, d'être à son tour précipité sur le guichet, écrasé, piétiné de partout. Puis il y eut, encore, un escalier à descendre. On entendait, de loin, gronder les rames. Les fracas métalliques qu'il percevait, continûment, semblaient ne pouvoir s'interrompre, fût-ce une seule seconde. Et les hommes coulaient, impatients de retourner chez eux, glissant contre

lui, le bousculant, le heurtant, ne se souciant plus qu'il soit là, lui aussi, comme eux.

Il descendit, alors, les derniers degrés. Sur cinquante mètres, le quai grouillait. Des enfants pleuraient. Des gens crachaient. On le bouscula, de nouveau. Et il dut se ranger contre un pilier de béton pour laisser passer un groupe de jeunes soldats, passablement gais, tirant comme ils le pouvaient leurs lourds balluchons de toile grise, d'où émanait l'odeur des casernes, et celle de la foule.

Il aperçut aussi deux Chinoises, vêtues d'uniformes noirs, munies de drapeaux bariolés, et qui l'observaient, d'un air circonspect. Elles croyaient sans doute qu'il s'était perdu, s'attendaient peut-être à ce qu'il leur demande un renseignement, quand une altercation survint, un peu plus loin. On l'oublia.

Justement, une rame arrivait. Il put monter, écrasé, oppressé de partout. Mais il monta. Les portières furent assez longues à se refermer. Deux femmes, dans une travée voisine, parlaient à voix très haute, comme s'il avait fallu couvrir le bruit des machines que rien, pourtant, n'annonçait. Quelques échos parvinrent du quai. Quelqu'un se pencha dehors, pour voir. Puis se mit à crier quelque chose à la foule, en riant. D'aucuns rirent, à leur tour. Quelques femmes semblèrent s'indigner, puis se turent, avant que le train reparte. Il essaya de savoir, par une fenêtre, au moment où l'on s'engouffrait dans le tunnel, ce qui amusait tant cette masse, ce qui la ravissait. Il vit. C'étaient deux femmes, qui se battaient. Autour d'elles, la cohue, qui riait. Et le noir. Le bruit. Les machines qui se mirent à ronfler, dans un bruit assourdissant. Une voix au micro qui annonça Muxidi, le prochain arrêt. Les traditionnelles bousculades de ceux qui s'apprétaient à sortir, de crainte de manquer la station et de devoir revenir en arrière, après coup. Lui ne s'était jamais trop soucié de perdre son temps. Il ne s'affolait jamais. Ne s'irritait plus.

De la lumière, sur la droite. Une coulée de phares. Muxidi.

Tout allait trop vite, de toute façon. Il se souvint brusquement de cet arrêt forcé, un jour, en plein milieu du tunnel, de l'attente qui s'en était suivie, de la lumière qui, presque insensiblement, avait baissé de moitié ; il sentit encore le froid qui l'avait étreint, alors, seul face à quelques femmes, un froid âpre, désolant, à mourir.

Trois ou quatre personnes, pendant ce temps, étaient descendues. Personne n'était monté. Il se trouvait en queue de train, dans les voitures les plus excentrées, les plus lointaines. Tout le monde allait à Gongzhufen, comme lui. Et l'entrée principale était à l'ouest, en avant du quai. Au moment du départ, un faible courant d'air, sur la droite. Quelqu'un, sans doute, qui avait réussi à ouvrir une fenêtre. Sur le manteau d'un de ses voisins, la neige continuait de fondre. Un peu plus loin, des rumeurs. Et toujours cette voix insupportable, monocorde, qui hurlait les prochaines stations. Par bonheur, il était parvenu à se glisser dans le couloir central, loin des micros. De toute façon, il lui faudrait descendre au troisième arrêt.

Le musée des Armées. Une bousculade. Il fut, sans savoir comment, projeté en avant, dut se rabattre sur la gauche, avant que monte la meute. Par la portière, il sentit un courant d'air froid, rapidement dilué par la masse, étouffé de toute cette chaleur humaine qui l'oppressait, l'enserrait de partout. Il fallait qu'il se rapproche, pourtant. Tenter d'être aussi près que possible de la sortie, afin d'être expulsé par la foule, rejeté. Il avait toujours aimé ces sensations d'impuissance, ces sortes d'ivresse qui le tenaient, parfois, lorsqu'il se trouvait pris dans quelque vague humaine et qu'il ne se contrôlait plus, porté par les autres. Les autres. Ils étaient des milliers, sans doute, à l'observer, à se demander ce qu'il faisait là, parmi eux. D'ordinaire, les touristes étran-

gers n'allaient pas jusqu'à la périphérie. Ils s'arrêtaient à Xuanwumen, et regagnaient le nord, par l'auditorium.

Brusquement, une aire éclairée. Gongzhufen. Les freins. Et toujours ce fracas métallique, cet ultime sursaut de la machine freinée en pleine course, et qui annonçait l'ouverture imminente des portières.

Tous se ruèrent dehors. La foule, sur le quai, s'écarta. Ce fut un tourbillon, une tornade. Il se trouva, sans savoir comment, projeté, dilué au cœur de la marée humaine, arraché de partout. Il se souvint, néanmoins, qu'il lui fallait sortir par le sud, pour gagner la route. Un bus, ou un taxi, viendraient bien à passer. De toute façon, il n'était plus très loin.

Il remonta les premiers escaliers, devant lui, presque sans savoir, inerte, se laissant porter par le flot, heureux de cette dilution, de cet engloutissement. Le guichet, à l'entresol, avait disparu. Une ou deux mains se tendaient encore, pointant vers le ciel un billet vert fripé, inutilement. Puis ce fut la montée finale, l'ascension, lente et lourde, vers la surface. La sortie nord, par malchance, se trouvait condamnée, suite à des travaux. Tout le monde s'était rabattu, plus ou moins vite, vers l'étroit couloir qu'il abordait à présent, et au bout duquel on devinait une trouée de lumière, qu'obstruait la masse.

La neige, dehors, avait cessé. Quelques camelots avaient installé d'amples couvertures, lesquelles étaient déjà recouvertes de mille bricoles, face aux bouches béantes du métro. Il regardait à peine, ne prenant pas le temps de s'arrêter à chaque chose, à chaque objet méconnus, comme il en avait l'habitude, pourtant, avant. Il avait aimé, jusqu'aujourd'hui, prendre le temps de voir, de briser cette machine infernale qui l'entraînait, le rivant aux autres. Souvent même, il prenait un taxi, préférant payer le prix de sa solitude, de sa différence. Puis il se posait des questions, se demandait ce qu'il faisait là, se prenait à regretter

n'être pas revenu, ou n'être pas ailleurs, en d'autres temps. Il n'avait confié cela à personne. Pas même à elle. Et il ne fallait pas qu'elle le devine, une fois encore, qu'elle s'enquière de ses silences, de ses doutes. Deux heures, avant de la rejoindre. Deux heures, pour se fondre aux autres, et se perdre. Deux heures. Avant que la nuit tombe.

Une trouée de lumière, vers l'ouest. Un éclat orangé, signe que le soleil disparaissait, peu à peu. Des arbres qui bruirent, puis se turent, confirmant la montée du soir. La foule, par ailleurs, s'était étoffée. Les vélos s'étaient faits plus nombreux, semblaient plus pressés. Des sonneries, partout. Et le vent. C'était maintenant, surtout, qu'il le sentait. Il n'avait pas eu froid, auparavant. Même quand il lui avait fallu attendre, deux heures plus tôt, inquiet de cette neige qui tombait, et qu'il avait senti couler, sur lui, autour de lui, partout, sans rien faire.

Alors il se dépêcha. Il traversa, très rapidement, le parc qui le séparait de la route. Quelques enfants jouaient encore, sur de vastes carrés d'herbe blanche. Des femmes, qui discutaient. On le regardait. Il accéléra, voulant échapper à tous ces visages, aux questions qui se posaient, qui se poseraient, nécessairement, sans réponse possible. Il arrivait, heureusement, sur un parvis de béton, face au rond-point. Devant lui, les vélos fusaient. Il avait été surpris, les premiers temps, de la lenteur du trafic chinois. Puis il avait compris. Le danger était au bord de la voie, non au centre. Et nul, par définition, ne s'arrêtait. Il n'avait pas voulu, pour sa part, acheter de vélo : c'eût été les rejoindre, perdre le peu d'intimité qui lui restait, et qu'il sentait fondre, au fil du temps, dès qu'il gagnait la rue.

Traverser la place, maintenant. Prendre garde qu'une voiture ne débouche, soudainement, sans qu'on la voie. Il avait été témoin d'un accident, déjà. Un vélo sous un bus. Tous les passagers étaient descendus, pour voir. Quelques-uns,

plus pressés que les autres, avaient préféré profiter de l'incident pour continuer à pied, tout d'un trait. Les autorités n'étaient arrivées qu'après de longues minutes. Personne ne semblait s'inquiéter. Il n'avait pu, pour sa part, en voir davantage. Le taxi dans lequel il se trouvait avait démarré, brusquement, au signe d'un agent. Il se rappelait seulement le flot de lumière qui l'avait presque aveuglé, quand il avait tenté, par sa fenêtre ouverte, de voir. Le soleil. Et toute cette poussière diurne, qu'il avalait sans cesse. Sans pouvoir réagir. Depuis le début. La poussière de la rue.

La station, à une centaine de mètres. Peu de monde. Il lui faudrait attendre, comme toujours. Attendre qu'il soit rejoint, qu'on l'entoure, de nouveau, jusqu'à ce qu'il disparaisse, englouti par la masse. De l'autre côté de la rue, derrière un bâtiment de briques rouges, le soleil éclatait. Toute trace de neige, au sud de Gongzhufen, avait disparu. Un lourd convoi s'ébranla, sur la chaussée, puis s'engouffra dans une avenue annexe, plus au nord. Le vent lui lacérait le visage. Un vent froid, qu'il n'avait jamais su combattre, et qui le prenait, lentement, l'engourdisant un peu plus, au sein de la foule.

Il aurait dû prendre un taxi, se rendre directement à l'aéroport. L'attendre, être là en premier, compter chaque minute, chaque seconde, tenter de la voir, de loin... mais non. Il serait en retard, probablement. De toute façon, il lui fallait aller au Youyi. Juste une minute. Il pourrait repartir, tout de suite après. L'axe périphérique lui permettrait de rejoindre la Shoudu Jichang, après coup. Trois quarts d'heure, tout au plus. C'était plus qu'il n'en fallait. Il aurait encore, quoi qu'il arrive, le temps.

Un mouvement. Le bus parut. Aussitôt, les portières furent entourées, poussées, prises d'assaut. Quelques personnes, habituées, sans doute, à pareille cohue, descendirent, tandis qu'une machiniste, de l'intérieur, actionnait déjà le

système de fermeture. Le bus trembla. Il était monté, quant à lui, enlevé par la masse. Et l'on partit. Enfin. Un violent courant d'air froid traversait la carlingue, de part en part. Il remarqua une fenêtre ouverte, au loin. Une sorte de verrière mobile, au-dessus de lui, laissait échapper le peu de chaleur qu'on ressentait encore, de par la foule. D'un geste sec, quelqu'un tenta de boucher l'ouverture. En vain. Les articulations métalliques semblaient rouillées. Un moment, il toucha une barre de fer, sur la droite. Une sensation de froid, insupportable. Il se tint alors au guichet, devant lui, attendant de pouvoir gagner le centre de la voiture, à la faveur d'un arrêt.

Gongzhufen. Le soleil parut, faiblement orangé, puis disparut, tandis qu'on abordait la Xisanhuan Beilu. Il entrevit, non sans surprise, une rangée d'arbres, côté ouest. Il eut l'impression que la lumière était maintenant filtrée, que la nuit s'avancait, sans qu'on la sentît vraiment. Mais deux hommes coulaient déjà vers les portières. Une place assise se libéra. Deux femmes se la disputèrent âprement, puis se turent, dès qu'elles virent qu'il les regardait. Personne, à l'arrêt, ne monta. Et le bus continua sa route, lentement, semblant attendre que le soleil eût complètement disparu pour atteindre les premiers immeubles du quartier de Haidian, où tous se rendaient.

C'était à Haidian qu'était le Youyi. Le Youyi : l'hôtel dit de l'Amitié. Un immense complexe édifié par les amis russes, dans les années cinquante. Il s'y était fréquemment perdu, au départ. Puis il avait appris à reconnaître chaque avenue, chaque bâtiment. Il aimait à s'y rendre le soir, vers six heures, quand le jour déclinait. Au moment où, pour lui, la vie commençait. C'était d'abord le dîner dans la salle sud-est, où il s'était fait des amis, un peu sans le vouloir. Puis la nuit survenait. Il ne rentrait chez lui que vers dix ou onze heures, alors que l'animation baissait, dans les rues voisines.

Quelquefois même, il se prenait à faire une dernière balade dans les parcs de l'hôtel, attendant, peut-être, d'y faire une ultime rencontre, forcément plus intime, espérant quelque chose de neuf, de lisse, qu'il ne définissait pas.

Le bus, qui ralentit. Un feu. Et les bicyclettes. Des centaines de roues, qui traversèrent tout à coup un vaste carrefour, sans qu'on sût d'où elles venaient, disparaissant dans la pénombre, se mêlant aux passants, qu'elles frôlaient, sans même les voir. Puis la route se libéra, droite, uniforme, sans heurt. Et l'on repartit. L'ascension se fit d'abord lentement, pesamment. La façade du Shangri La, qu'il avait aperçue, se perdit bientôt, dans une brume orange. La circulation restait fluide. De temps en temps, un camion passait, en sens inverse, dégageant d'âcres fumées puantes, que chacun buvait, par la force des choses.

Une lumière, au bout de la voiture, s'alluma. Une jeune femme cria. Il fut question de billets. Des *maos* se tendirent, machinalement. Quelques-uns montrèrent une carte, sans se soucier, d'ailleurs, qu'on les vît. Et un arrêt, qui survint. La lumière s'éteignit, précédant la descente d'un flot de voyageurs qui se dirigèrent, une fois sur le trottoir, vers le sud. Personne, heureusement, n'était monté. Quelques sièges se libèrent, bientôt pris d'assaut par deux soldats. Le Youyi, il le savait, n'était plus très loin. Il suffisait d'obliquer à l'est, sur une centaine de mètres, et de continuer, jusqu'aux premiers néons. Deux stations, avant qu'il descende. Quelques minutes.

Il tenta, lentement, de couler vers les portières. On le regardait. On le prenait sûrement pour un étranger de passage. Il vit les grilles de l'université du Peuple, sur la gauche. Puis plus rien. Un flot de voyageurs l'entraîna dehors, malgré lui. Le froid était plus âpre, plus vif. Il manqua déraiper sur une plaque de glace qui se brisa, libérant une écume blanche, mêlée de neige. Puis il se pressa.